

## De la traduction comme négociation

Umberto Eco

*Dire presque la même chose. Expériences de traduction.*

Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Grasset, Paris, 2007

C'est un titre plutôt humble et pragmatique qu'a choisi Umberto Eco, bien à l'image de son livre, lequel, précise-t-il d'emblée, n'a rien d'un traité de traductologie. Lui-même refuse de « trop théoriser », parlant moins comme sémioticien que comme auteur traduit, traducteur (de Nerval et de Queneau), et lecteur de nombreuses traductions pour l'édition. Riche de cette triple expérience, il met « en jeu » (dans tous les sens du terme, son esprit ludique restant rarement en sommeil) un certain nombre d'idées reçues sur la traduction, qu'il place avec insistance sous le signe de la négociation. D'où le titre. Sachant qu'il est impossible de dire la même chose que l'original, comment dire *presque* la même chose ? Comment négocier ce *presque* ? Selon quels critères ? À ces questions Eco répond méthodiquement, mais avec une grande liberté de ton, illustrant son propos d'une multitude d'exemples éclairants.

Certes, l'amateur de théories nouvelles sera déçu. Sur ce plan, il ne découvrira au fil des pages pratiquement rien qu'il n'ait déjà lu sous la plume des grands noms de la linguistique, de la sémiotique ou de la philosophie cités par Eco, et aux travaux desquels renvoie sa bibliographie. Rien de foncièrement nouveau, non plus, par rapport aux précédents écrits théoriques d'Eco. Celui-ci reconnaît d'ailleurs en introduction que le livre reprend, amplifiés et organisés différemment, plusieurs textes écrits pour des congrès, conférences et séminaires entre 1983 et 2002\*. Mais qui, mieux que

---

\* Jacqueline Henry a rendu compte ici-même, sous le titre « Échos d'Eco », d'une de ces conférences (voir TL 21 / été 2001).

ce chercheur, écrivain et traducteur hors-norme, pouvait rappeler certaines évidences ? À commencer par le fait qu'il n'existe pas de synonymie parfaite — si l'on pouvait transposer terme à terme une langue dans l'autre, voilà longtemps que les traducteurs seraient remplacés par des systèmes de traduction automatique. Ce n'est sans doute pas un hasard si Eco règle dès les premières pages, non sans humour, son compte à Altavista qui, faute de pouvoir opérer les indispensables sélections contextuelles et désambiguïser les homonymes du texte source, transforme *North Pole* en « pilier du nord », ou le début de la Genèse en un étrange sabir. Autre rappel : on ne traduit pas des systèmes linguistiques, mais des textes singuliers qui décrivent ou présupposent des « mondes possibles ». Traduire, nous dit Eco, c'est d'abord interpréter, élaborer des conjectures plausibles sur ces mondes possibles, sur « l'intention du texte », sur sa « dominante ». Et pourtant, même si la plupart des choix ultérieurs du traducteur dépendent de ce pari interprétatif, ce n'est qu'un moment, nécessaire mais pas suffisant, du processus de traduction, défini ici comme une continuelle négociation.

Nous voilà revenus à l'adverbe du titre, à ce *presque* auquel tout tient, car c'est dans l'espace ouvert par l'impossibilité de dire la même chose que le traducteur négocie en permanence, et à tous les niveaux (lexical, stylistique, contextuel). On perd toujours quelques implications du texte original, mais c'est paradoxalement dans la négociation de ces pertes et de leur compensation que se joue la véritable fidélité. Eco y insiste : l'enjeu n'est pas « d'établir une réversibilité littérale », mais de sauver l'essentiel, c'est-à-dire de « provoquer *un effet identique* » à celui voulu par le texte. Il raconte (car il n'a rien perdu de ses talents de conteur) qu'en traduisant *Sylvie*, il a découvert la présence d'un certain nombre de vers, dont des alexandrins complets, cachés dans les scènes à haute tension onirique. Problème : comment rendre cet effet en italien, où l'alexandrin n'appartient pas à la tradition comme en France ? Eco a réussi à garder autant de vers que dans l'original, quitte à trahir la lettre en transformant quelques alexandrins en hendécasyllabes, par exemple, et en les déplaçant d'une ligne ou deux au besoin. Preuve que pour bien traduire, il faut non seulement être assisté par « l'histoire de toute une culture », mais avoir de l'oreille et de l'empathie pour le texte source. Et que la fidélité, en traduction comme dans la vie, n'est pas vraiment affaire d'exactitude : elle a plutôt pour synonymes « honnêteté, loyauté, respect, pitié », conclut Eco.

Une approche ouverte, donc, et qui tord utilement le cou au passage à quelques « dichotomies trop rigides », comme celle entre traductions « ciblistes » et « sourcières », à laquelle Eco préfère bien sûr « une pluralité

de solutions négociées au coup par coup ». Difficile de ne pas être conquis par la richesse foisonnante de cet essai, sorte de tour de Babel au sein de laquelle Eco fait dialoguer de manière parfaitement réjouissante les langues, les traductions (les siennes comme celles de ses œuvres ou des textes majeurs de la littérature mondiale), et même plusieurs personnages de ses romans, que l'on retrouve avec plaisir. Saluons à ce propos la performance de sa traductrice, à laquelle il rend un hommage mérité. Lui-même apparaît souvent comme un auteur idéal pour ses traducteurs, leur proposant des solutions et les encourageant à prendre des libertés avec la lettre de son texte pour mieux en restituer l'esprit. Cette compréhension de la tâche du traducteur explique sans doute pourquoi il refuse, à la différence de certains critiques de traductions selon lui « trop enclins à traquer la trahison », la posture du donneur de leçons.

Beaucoup de choses rendent ce livre attachant, au premier rang desquelles la passion évidente d'Eco pour son sujet. On retiendra aussi l'amour de la littérature qui transparaît dans ces pages, et l'importance donnée à la rencontre privilégiée entre un traducteur et un texte, en l'occurrence *Sylvie*, qui semble encore habiter Eco et auquel il revient sans cesse, comme mû par une indicible nostalgie, au point d'intituler l'ultime partie de cet essai : « Dernier feuillet », ce qui est également le titre du chapitre sur lequel se clôt la nouvelle de Nerval.

France Camus-Pichon